

GUMS 1948-1955, UNE ASSOCIATION DANS L'AIR DU TEMPS

SIXIEME PARTIE

Par Michel Pinault

Comme les meilleures choses doivent avoir une fin, voici enfin, un an après la parution du premier épisode, l'épilogue - "provisoire"? - de cette petite histoire du GUMS. Histoire, mémoire, souvenirs, fragments, bribes d'identité, tout cela sans doute, rassemblés au prétexte du soixantième anniversaire mais sans esprit de commémoration trop sérieuse ou de nostalgie mal venue. Car le GUMS avance ; toujours dans... « dans l'air du temps ».

Une organisation très engagée

Que ce fût par de grands articles ou à travers des annonces brèves, de nombreuses brèves, le *Crampon* ne cessa aussi d'affirmer des positions politiques naturelles très partisans. Comme celle signée Paul Braffort, dans le *Crampon* n° 16 : « Les étudiants de l'UJRF vont réaliser un film sur le 11 novembre 1940 qui célébrera l'union de tous les étudiants nécessaire aujourd'hui comme naguère. Adressez-nous vos offres de concours, vos projets de scénario, prochaine réunion le 18 octobre à 17h30 au siège du GUMS¹ ».

Ou cette autre, signée Ondine Elmreich : « Diffuseurs de l'A.G. ! Rendez-vous samedi 16 octobre, place de la Sorbonne². »

Ou bien encore celle-ci :

« Terrible accident sur la ligne Paris-Fontainebleau. Un grave accident ferroviaire vient de rendre problématique les communications par rail entre Paris et Fontainebleau. Déjà les quotidiens vous ont porté la nouvelle : le tarif des trains est majoré de 30%. Il devient vital, pour notre groupe, de soutenir activement les revendications de l'UJRF concernant les vacances hebdomadaires des jeunes, en particulier le billet collectif à 50% et pour 5. Le bureau du GUHM étudie en ce moment les moyens de faire aboutir ses revendications et vous en reparlera bientôt, mais déjà envoyez-lui vos suggestions³. »

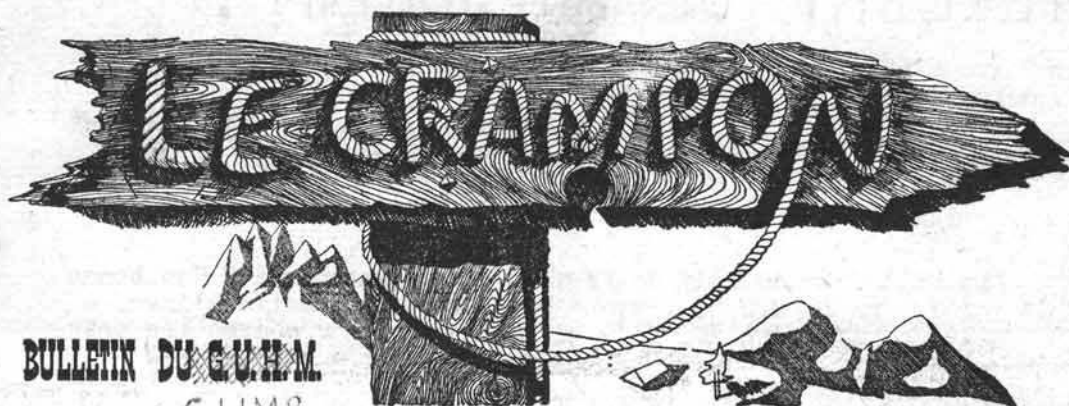
Pour ce qui est des « grands articles » politiques, il faut attendre le n° 22 du *Crampon*, après l'assemblée générale du 22 février 1949, pour les voir apparaître. Cette réunion fut manifestement l'occasion de débats. Peut-être un certain « flou » s'exprima-t-il parmi les participants. Elle correspondit avec une ferme réorientation politique de l'association et initia le débat sur la nature du projet « montage » dont le GUHM/GUMS se voulait porteur. Le compte-rendu de l'assemblée générale que rédigea Simone Segal pour le *Crampon* abordait la première question :

« Le GUHM, écrivait-elle, se proposait d'être un groupe sportif affilié à l'UJRF ; ce qui pose un problème double. L'affiliation à l'UJRF ne devant pas seulement être une entête sur nos cartes du GUHM. Cela impliquait un mode de vie, un intérêt pour certains problèmes tel que le collectif à 50%, le problème de la PAIX. (...) On a un peu trop l'impression que le GUHM n'est qu'une agence de voyage à bon marché caractérisée par le manque de démocratie dans tous les organismes, un bureau de techniciens, et des adhérents réduits au rôle de clients.

¹ Le 11 novembre 1940 avait vu, à l'Arc de Triomphe, la première manifestation de masse, dans Paris, contre l'occupation allemande, organisée dans le milieu étudiant essentiellement par les étudiants communistes. L'auteur de cette annonce dans le *Crampon*, P. Braffort, était, en 1948, le responsable des cercles d'étudiants de l'UJRF de la Seine et membre du bureau fédéral de celle-ci. Étudiant en physique, il rejoindra ensuite, lui aussi, le CEA, comme ingénieur. Il épousa une autre Gumiste, Ondine Elmreich, membre du comité directeur de 1949 et secrétaire du Cercle Jacques Solomon de l'UJRF.

² L'AG, c'est l'*Avant-Garde*, l'hebdomadaire de l'UJRF, diffusé en vente militante.

³ *Crampon* n° 16, octobre 1948. Depuis janvier 1947, la page Sports Plein air de l'*Avant-Garde* fait écho à une campagne sur le thème : « À quand le collectif à 50% pour les sportifs ? » Il existe alors une réduction de 30% pour les groupes de plus de 10, et il s'agit d'obtenir, « comme il existait en 1939 » (Étienne Picard, *Crampon* n° 22, mars 1949), le rétablissement du billet collectif à 50% pour les groupes de jeunes de 5 et plus. À la fin de 1948, un cartel d'organisations de plein air et de jeunesse, le Comité national d'action, s'est constitué pour porter cette demande qui, après un succès : 75% accordé aux moins de 15 ans, n'aboutira pas. C'est Étienne Picard, du GUHM, qui représentait l'UJRF dans ce cartel. (*Avant-Garde*, 15 décembre 1948)

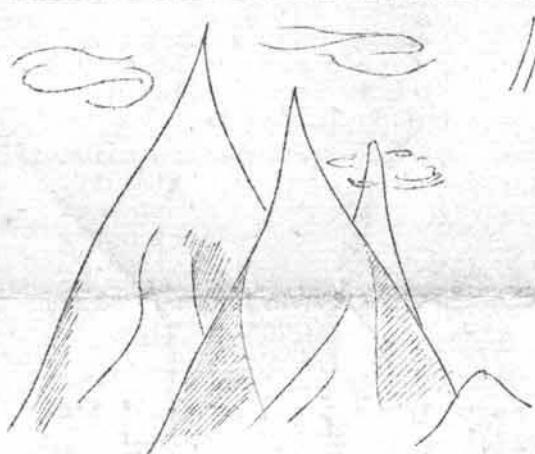


BULLETIN DU G.U.M.M.
G.U.M.S.

MEUSUEL
N° : 30

MARS 1950

Rédaction & Administration : 193 Faubourg Poissonnière - PARIS - 9ème -



PAIX en MONTAGNE

Est-il un mot plus pacifique que le mot : PAIX ?

Et bien non, décidément il faut gagner son pain peut-être, mais sa paix aussi, et la paix des autres.

Le Comité directeur du G.U.M.S. unanime et fort du vote de l'Assemblée Générale, n'a pas voulu laisser

passer égoïstement sans lui donner son appui les Assises Nationales des Combattants de la Paix.

Personnellement, ayant assisté à 3 séances, je veux rapporter l'énorme atmosphère d'union et d'enthousiasme que j'ai vécu - (Marie-Claire Zickermann, pour une fois ne me contredira pas). Certes, et heureusement, tous les défenseurs de la paix n'étaient pas à ce Congrès; tous n'étaient même pas représentés, et beaucoup n'ont pas connu ce rassemblement. Mais il est réconfortant de voir des catholiques aussi convaincus que ce prêtre ouvrier du XIV^e venie parler à la même tribune que l'ex-député S.F.I.C. Georges BROUSSE, que l'écrivain communiste Jean LAFFITE, ou le député indépendant Charles SERRÉ --

Beaucoup d'honnêtes gens sont farouchement ennemis..... en politique mais, soit dit entre nous, les sportifs savent bien que seule l'action fait apparaître l'union.

Que de palabres avant d'adopter un itinéraire en Montagne; une fois qu' "on attaque" il n'y a plus qu'une cordée.

Franchement il existe peu d'étudiants qui ne soient d'accord sur l'urgente nécessité d'en finir avec la honte et la plaie de la guerre du Viet-Nam --

Pour la faire cesser, il faut commencer par le dire. C'est pourquoi il faut féliciter des campeurs avisés qui, allant camper à Malesherbes, avaient inscrit, sur leur sac à dos, pour faire du Stop :

" PAIX AU VIET - NAM "

Etienne PICARD.

Mais le bureau a eu constamment conscience de ce danger, qui est en voie de disparaître. L'autre danger grave était l'envahissement par les individualistes qui pouvaient ainsi marquer l'ambiance des stages et des sorties ce qui n'a pas manqué d'ailleurs. Mais le nombre de ces intrus était heureusement minime et nous en sommes pratiquement débarrassés.

Une discussion très large s'est ouverte sur le rapport de Dauvilliers : retenons-en au moins que la position à tenir par le GUHM n'est pas claire pour tous. Aussi je pense qu'il est bon de dire que notre position est dans l'ensemble celle de l'UJRF. Mais du fait même de notre spécialisation, elle aborde un nombre beaucoup plus restreint de problèmes. Le GUHM n'est pas un cercle de l'UJRF et ses membres ne sont pas forcément adhérents de l'UJRF ; mais nous avons des préoccupations communes, comme le collectif à 50%, comme l'action à mener pour la paix.

Enfin les discussions se terminent par deux votes : a) Nous défilons le Premier MAI, sous la bannière du GUHM avec les mots d'ordre de l'UJRF. b) Nous ferons signer la lettre au Président TRUMAN⁴. »

À la suite de quoi, R. Dauvilliers et É. Picard entamèrent la rédaction d'articles, d'une teneur très politique jusque-là inconnue dans le *Crampon* : « Notre assemblée générale », « Le 50% : Toute la jeunesse le VEUT! », « 1^{er} MAI et montagne », « Les rapports GUHM-UJRF », « Problèmes », « Collectif à 50% : les chemins de fer et la fête », « Paix en montagne ». D'autres rédacteurs, comme Tiapa Langevin ou Jean-Paul Pluet se joignirent à eux, jusqu'à un printemps 1950 marqué par les articles, en juin, dénonçant « La révocation de notre camarade Joliot-Curie », présenté, dans le *Crampon*, comme « un des membres » du GUMS⁵ et, en juillet, un article « Stockholm et la montagne » qui engageait les adhérents du GUMS à signer et à faire signer « l'Appel de Stockholm », texte bref réclamant l'interdiction de l'arme atomique, « arme d'épouvante et de destruction massive des populations », appel dont l'initiateur était justement Frédéric Joliot-Curie, président du conseil mondial des partisans de la paix, une organisation à l'origine suscitée par le parti communiste d'Union soviétique⁶.

Conséquence de cette réorientation politique vigoureuse qui coïncidait d'ailleurs avec la violente aggravation de la guerre froide et même du risque de guerre « chaude », le GUHM appela ses adhérents à défilier le 1^{er} mai 1949. Étienne Picard le justifiait en ces termes :

« La montagne est, pour nous, autre chose qu'un divertissement. Telle qu'elle est pratiquée actuellement, la montagne est une école de solidarité. Sans prendre des exemples faciles à trouver d'accidents graves en montagne où la solidarité des alpinistes éclate manifestement, dans chaque balade à ski, dans chaque course en montagne, le groupe d'amis et même d'inconnus d'hier s'est uni dans l'effort de vaincre les éléments. Cette formation que nous avons acquise en montagne doit nous permettre de comprendre l'unité de toutes les revendications, de toutes les luttes. Sans compter que nous aussi avons notre mot à dire quand, devant un budget de guerre MONSTRUEUX, quatre ans après la dernière, on diminue celui de l'Éducation nationale... et on nous refuse le collectif à 50%. Donc, nous irons tous défilier :

POUR LE COLLECTIF À 50%, POUR LA PAIX, CONTRE LA SALE GUERRE AU VIET-NAM⁷. »

Dans les faits, les liens organiques entre le GUMS et l'UJRF semblent avoir été très lâches. Le *Crampon* en témoigne à plusieurs reprises. Le rapport moral de Dauvilliers à l'assemblée générale du début 1949 comportait ces notations autocritiques :

⁴ *Crampon* n° 23, avril 1949.

⁵ *Crampon* n° 32, juin 1950. Dans le *Crampon* n° 33, Tiapa Langevin récidivait en parlant de « notre camarade du GUMS Joliot-Curie. » Frédéric Joliot était haut-commissaire à l'énergie atomique depuis 1945 et fut privé de son poste par le gouvernement, en avril 1950, pour avoir déclaré à la tribune du congrès du PCF qu'il refuserait de mettre sa science au service d'une guerre contre l'URSS.

⁶ Voir Michel Pinault, *Frédéric Joliot-Curie*, Paris, Odile Jacob, 2000.

⁷ *Crampon* n° 23, avril 1949, déjà cité.



Deux occasion de sortir la banderole du GUMS : la participation à la manifestation du Premier mai 1950 et l'organisation du rallye de Chamarande. Sur la photo de gauche, on reconnaît, de gauche à droite, X, Louis Gayat, Jeanine Bertrand-Bourduche (Calame), Francis Picard, X, Gil Evaldre, X, Soisic X, Marie-Claire Zuckerman-Lortet, Hubert Bourduche, et Tiapa Langevin, au pied du calicot.

Photographies Jeanine Bourduche et Tiapa Langevin.

« Tant que l'organisation matérielle (du GUMS) n'était pas établie sur des bases solides, écrivait-il, il ne pouvait être question d'établir la liaison permanente avec l'UJRF. Cependant cette liaison eut quand même lieu par le fait que l'essentiel de notre recrutement se faisait dans les cercles de l'UJRF. Ce problème des liaisons avec l'Union de la Jeunesse Républicaine a été prolongé assez tard du fait des difficultés matérielles de tous ordres que nous rencontrâmes, en particulier il nous a fallu créer une trésorerie⁸. »

Mais lors de l'assemblée générale suivante, le 23 novembre 1949, le sujet revient à l'ordre du jour : « L'UJRF représentée par un camarade de la direction fédérale nous a apporté le salut et promis son aide », précisait Tiapa Langevin⁹. Et, après un long silence sur ce sujet, un compte-rendu du comité directeur, au printemps 1952, comportait cette remarque : « Le représentant (de l'UJRF) à la réunion du comité directeur renoue avec nous des relations depuis longtemps négligées. » La fidélité à cette proclamation d'allégeance du GUMS à l'UJRF semble avoir essentiellement reposé, dans les faits, moins sur un contrôle vertical de l'organisation que sur l'esprit militant des membres communistes du GUMS et avoir pris la forme d'une adhésion aux orientations de celle-ci, souvent sous la forme d'articles du *Crampon*, et d'une participation à ses activités, comme les campagnes pour le billet de transport collectif à 50%, contre la guerre en Indochine, pour l'Appel de Stockholm contre l'arme nucléaire. Par contre, on peut s'interroger sur l'impact qu'avaient des articles plus partisans ou plus prosélytes, comme celui-ci, signé par Jean-Paul Pluet, proclamant : « Pas un seul d'entre nous pour la Yougoslavie de Tito¹⁰. »

Il semble que la pratique politique du GUMS consistant à réunir des jeunes engagés à gauche sur des bases politiques larges entraînait en conflit avec les orientations de l'UJRF beaucoup plus nettement alignée sur le parti communiste. C'est ce qui ressort de l'intervention qu'Étienne Picard prononça à la tribune du congrès de l'UJRF de 1955, comme représentant du GUMS : il s'y félicitait du ralliement apparent de l'organisation à une politique d'ouverture et, en particulier, de la confirmation que le sport et le plein air étaient des priorités du mouvement. Picard montrait que le GUMS mettait en œuvre cette « ligne » depuis des années :

« Je tiens à dire que notre organisation se félicite de la nouvelle orientation de l'UJRF et que nous sommes persuadés que nous obtiendrons de grands succès dans cette voie, si toutefois ces bonnes résolutions ne restent pas sur le papier et que les camarades comprennent que la mise en place de cercles spécialisés demande un gros travail accompli avec beaucoup de sérieux.

« Si nous sommes persuadés que cette formule est bonne, c'est que nous en avons fait nous-mêmes au GUMS l'expérience pratique depuis 7 ans bientôt. (...) Par définition, le GUMS est précisément une sorte de cercle spécialisé, non point dans l'harmonica, la guitare ou le modèle réduit, mais, comme son nom l'indique, dans la montagne et le ski. (...)

« Qu'il s'agisse de guitare ou de montagne, pour qu'un cercle vive, se développe et constitue un pôle d'attraction, il est nécessaire que sa façon de

⁸ *Crampon*, n° 23, avril 1949.

⁹ *Crampon*, n° 27, décembre 1949.

¹⁰ *Crampon*, n° 33, juillet 1950. Rappelons qu'à la suite de l'exclusion de la Ligue des communistes yougoslaves du Kominform, en 1948, sur une décision de Staline, la Yougoslavie de Tito était considérée par la propagande communiste, y compris en France, comme un pays « fasciste ».

pratiquer la spécialité qu'il a choisie soit d'un niveau élevé. Quand nous disons à des jeunes : « Venez avec nous pour faire de la montagne, ou pour apprendre à jouer de la guitare », ça ne doit pas être un truc, une combine, un piège pour les attirer parmi nous. L'expérience du GUMS prouve que le succès de nos cercles est déterminé par la qualité des activités que les jeunes peuvent y pratiquer.

« Mais pour que ces cercles vivent et se développent, 7 ans d'expérience nous ont aussi appris qu'il faut respecter les principes démocratiques de direction. Tant qu'un petit groupe de camarades, même s'ils étaient les mieux intentionnés du monde et parfois aussi les meilleurs alpinistes, se partageaient la direction du mouvement, même si les autres membres acceptaient et approuvaient cette direction, par esprit de routine et de paresse, le GUMS a végété ou tout au moins a manqué bien des occasions de se développer.

« On sait que le GUMS a longtemps souhaité la nouvelle orientation de l'UJRF qui vient de se faire jour. Nous nous félicitons des récents développements de nos contacts, conformes aux vœux exprimés par notre dernière assemblée générale. Nous pouvons apporter quelque chose et nous avons nous-mêmes à y gagner.¹¹ »

Rien ne laissait donc prévoir qu'un an plus tard ce serait le repli, avec la décision de dissoudre cette UJRF pour la remplacer par l'Union des jeunesses communistes (UJCF). Du coup, la question de l'affiliation du GUMS rebondit une dernière fois, en 1956-57. Le nouveau comité directeur, élu par l'assemblée générale du 16 décembre 1956, comportait 26 membres : Jean Benoît, Hubert Bourduche, Josette et Bernard Canceill, Édouard Cattoire, Pierre Courteau, Jacques Dupin, Robert Klein, Tiapa Langevin, André Deberre, Daniel Lehman, Jean et Marc Lepeut, Bernard Lesigne, Annette Mirel, Claude Orlianges (trésorier), Étienne Picard, Olivier Parodi, Claude et Georges Polian, Joseph Steinszaidler, Max Tennenbaum, Jean Touchard (secrétaire), Jean Tourancheau (président), Yves Wesoluch, et Zadée Zagha¹².

Ce comité directeur décida alors - à l'unanimité - de proposer à l'assemblée générale de choisir l'autonomie. La discussion fut vive. Une minorité exerça alors des pressions pour que le GUMS s'affilie à la FSGT. Finalement, des communistes du comité directeur rencontrèrent les responsables du secteur jeunesse du PCF, Louis Baillot, Paul Laurent et François Hilsum, qui donnèrent leur accord pour la désaffiliation¹³. La date n'est pas sans importance car cet épisode se produisit à la fin d'une année 1956 marquée par de fortes turbulences politiques : la réunion du XX^e congrès du parti communiste soviétique, en février, qui esquissa la déstalinisation en URSS, celle du congrès du Havre du PCF, en juin, qui donna lieu à un escamotage de la question, et l'écrasement de l'insurrection de Budapest, en novembre 1956, par les chars soviétiques. Cette année-là, le PCF dut faire face, dans les milieux intellectuels, à un violent début de contestation interne : dissidence de la cellule Sorbonne-Lettres, oppositionnels majoritaire à la section du V^e arrondissement. C'est en 1956 que Rose et Étienne Picard quittèrent le PCF. Dans les milieux scientifiques singulièrement, les sections de chercheurs du CNRS, organisèrent une scission syndicale au sein du Syndicat de l'enseignement supérieur et de la recherche (SNESRS-FEN) qui mit en difficulté sa direction communiste. Là encore, la direction du PCF voulut intervenir, rencontra les scientifiques communistes et, ne pouvant les convaincre de renoncer, finit par prendre acte de leur choix ; c'est ainsi que naquit le syndicat des chercheurs scientifiques, le SNCS¹⁴. L'autonomisation, au sein du GUMS, des jeunes scientifiques et intellectuels communistes ou proches du PCF refusant d'affilier leur groupe aux Jeunesses communistes s'inscrivait donc dans des évolutions plus générales, au moins dans le V^e arrondissement de Paris, au sein du monde universitaire et intellectuel.

« C'était le "début de la fin" de la période d'après guerre, souligne Georges Polian, alors membre du comité directeur, le début d'une évolution fondamentale et certainement nécessaire, l'acte fondateur du nouveau GUMS tel que nous le connaissons aujourd'hui.¹⁵ »

¹¹ *Crampon* n° 75, mai 1955.

¹² *Crampon* n° 87, février 1957.

¹³ *Crampon*, n° 86, novembre-décembre 1956. Le résultat du vote en assemblée générale ne figure pas dans les *Crampons* suivants. Témoignages de Tiapa Langevin et Georges Polian. Le congrès constitutif de l'UJCF eut lieu les 5-7 décembre 1956. Les nouveaux statuts du GUMS, adoptés le 16 décembre 1956 et déposés à la Préfecture le 16 mars 1957, par Jean Touchard, supprimaient toute référence à l'affiliation à l'UJRF.

¹⁴ Voir Michel Pinault, « Naissance et développement du SNCS-FEN : le syndicalisme comme reflet et agent de la professionnalisation des "chercheurs scientifiques" », in Laurent Frajerman et d'autres (dir.), *Actes du colloque Histoire de la FEN : nouvelles sources, nouveaux débats ?*, Lille, Presses du Septentrion, à paraître 2008.

¹⁵ Georges Polian, entretiens avec l'auteur, sans date, tant ils ont été nombreux, par mel, par téléphone ou au pied des blocs de Bleau.



Trois jeunes Gumistes qui ont bien voulu contribuer, par leur témoignage et leurs remarques ou suggestions, à la rédaction de ces pages : de gauche à droite, Max Tenenbaum, Georges Polian et Claude Orlianges, à la Brèche des Bruyères, été 1953, photo G. Polian.

Conclusion

La dissolution brutale de l'UJRF, en 1956, plaça en effet le GUMS devant un choix. Se serait-il affilié à l'UJCF ressuscitée, le GUMS n'aurait sans doute pas survécu à l'effritement de « l'illusion lyrique » qui avait dominé la société française pendant les années de la Libération¹⁶. Il se serait éteint ou dissout comme s'étiolèrent alors tant d'associations, d'organisations, de publications, de formes de vie collective nées dans le remuement général qui secoua alors la société, comme, par exemple et pour s'en tenir aux milieux scientifiques, l'Association des travailleurs scientifiques (ATS) ou le Syndicat national de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique (SNESRS-FEN-CGT).

Mais au fil des années, le GUMS s'est débarrassé des oripeaux non nécessaires tout en restant fidèle, de plus en plus, à ce qui lui avait donné naissance, la mise en œuvre d'une nouvelle approche sportive de la montagne dans le monde universitaire, intellectuel, scientifique, l'essor dans ces milieux de l'esprit de « la (haute) montagne pour tous », de la pratique de « l'extrême de masse », le choix de privilégier des pratiques de la montagne solidaires, économiques, collectives et ouvertes à tous, dans la fidélité à l'article 2 des statuts. Ce faisant, le GUMS a pris de l'ampleur et a considérablement développé ses activités : il a pris une dimension nationale, en créant d'abord, en 1955, une section à Marseille, puis à Strasbourg, Grenoble, Annecy, Toulouse et Lyon. Il a contribué à l'essor des pratiques sportives de montagne en décidant de donner une forte impulsion à une pratique du ski de printemps jusque-là négligée et restreinte dans l'ensemble du milieu montagnard, en participant à la création et au développement de nouveaux circuits d'escalade à Bleau (il y en avait une quinzaine en 1955) puis du COSIROC¹⁷, en 1962, ainsi qu'à l'ouverture et à l'équipement de nouveaux sites en falaise, en multipliant le nombre de stages proposés aux adhérents - parfois les fameux « mille-pattes » que dénonçaient les rédacteurs du *Bleausard* - en affirmant que « chacun peut grimper en tête à son niveau » et en organisant systématiquement la formation de ses cadres. Tiapa Langevin aime à rappeler que, dans le cadre d'une animation proposée à la Fête de l'Humanité, le GUMS et la FSGT « inventèrent », en 1955, le mur d'escalade. Puis vint le temps des grands raids à ski et des expéditions lointaines, de l'Arctique à l'Himalaya.

¹⁶ « L'UJRF, créée au lendemain de la Libération, rassemblait, sous la présidence de Édouard Herriot, une grande masse de jeunes décidés à poursuivre l'élan de cette époque vers plus de justice, de démocratie et de liberté. C'est un fait qu'une unanimité existait pour concrétiser les grands espoirs nés de la fin de la guerre, et c'est aussi dans cet esprit que le GUMS, créé en juin 1948, avait sa place dans l'UJRF. » C'est ce que le bureau du GUMS écrivait, en 1956, au moment où la transformation de l'UJRF en UJCF l'amenait à proposer la désaffiliation du GUMS. (*Crampon*, n° 88, mars 1957.)

¹⁷ Le Comité de Défense des Sites et Rochers d'Escalade (COSIROC), né en 1962, avait pour but de coordonner les actions de certaines grandes associations. Outre le GUMS, il regroupe actuellement une douzaine d'associations dont l'Association Sportive du Commissariat à l'Énergie Atomique (ASCEA), le CAF et la Fédération des clubs alpins français (FCAF), les Chalets Internationaux de Haute Montagne (CIHM), la FFME, la FSGT, le Touring Club Francilien (ex GMTCF) : (http://www.cosiroc.org/COSIROC_ct.html#cosirocfr).

Cette étude, axée sur les premières années de l'existence de l'association, ne rend donc que partiellement compte de son apport au développement des pratiques sportives de montagne.

Le monde de la montagne a progressivement fait sienne l'approche « montagne populaire », d'abord défendue seulement par le GUMS, la FSGT et quelques autres associations, puis l'évolution s'est accélérée : le CAF a opéré sa mue socio-culturelle, l'UNCM est devenue l'UCPA, « l'extrême de masse » s'est banalisé. Il y a des débats aujourd'hui tranchés par l'histoire du développement des pratiques culturelles et sportives.

Puis d'autres défis se sont présentés, d'autres mutations ont eu lieu - soixante ans, c'est long ! - par exemple, le tournant individualiste des années 1970-1980, coïncidant avec l'irruption des « sports californiens » (escalade ou ski acrobatiques, sports de « glisse », sports « catastrophiques », selon les formules de C. Pociello) et de l'esprit de compétition qui les accompagnait¹⁸, reflets d'une « culture adolescente en voie d'autonomisation » mais toujours menacée de dérives consuméristes¹⁹. Le GUMS a alors dû chercher sa voie, à distance des modes et, sans doute, a dû changer profondément.

Si, à soixante ans, le GUMS est toujours aussi jeune, s'il rassemble chaque année tant de nouveaux jeunes adhérent(e)s, c'est que, fidèle à son histoire, il reste dans l'air du temps.

Brève

La frite n'est plus ce qu'elle était

(Sortie falaise du WE de Pentecôte à Freÿr dans les Ardennes belges)

par Yvonne Delarue

Dans quel état était le Pape déjà patiné sous le pontificat de Jean XXIII ?

Certains renâclaient : trop loin, trop dur, trop usé. J'objectai que nous n'irions point pour grimper mais pour faire un pèlerinage et boire de la bière.

François avait retransmis fidèlement les informations du CAB : le terrain de camping était devenu : « une aire de bivouac » ! Nous crûmes qu'il s'agissait d'une intimidation destinée à limiter la surféquentation. Le samedi après midi nous arrivâmes tente et duvet sous le bras à notre ex-terrain de camping : vision idyllique d'une prairie ombragée à l'herbe moelleuse avec vue sur les méandres de la Meuse. Mais aucune tente ? Nous remîmes le tout dans la voiture et partîmes grimper. On nous confirma alors que les tentes pouvaient être montées après 18 heures et déplantées avant 10 heures. Sinon le charmant gardien (wallon) disposait d'une brouette pour dégager le terrain. Information pratique : le refuge attenant au terrain offre un point d'eau, une douche à un euro, et une toilette, un peu juste pour cet endroit où semblaient s'être donné rendez-vous tous les grimpeurs de l'Europe du Nord et d'Angleterre !

Les nuits furent cependant calmes, bien plus qu'autrefois (ah ! être réveillé à 1 heure du matin par un bruit de quincaillerie, c'était la FSGT qui débarquait !). Le matin il fallait donc déplanter et remettre le tout dans la voiture.

Aucun participant n'ayant un topo récent*, il fallut s'adapter, être réactif lorsqu'une voie se libérait, ou attendre son tour. Je rêvais de refaire le Spigolo, mais devant une patinoire verticale, je renonçai. Il paraît que seuls les huit premiers mètres étaient pénibles, la vue sur la Meuse imprenable. Il fallait néanmoins parler très fort pour couvrir le bruit de la route sur l'autre rive.

Le soir au « Chamonix » devant une « Mort subite », les anciens émirent quelques vérités du genre : « quand on a de beaux souvenirs, mieux vaut ne pas revenir, ça gâche tout », « Freyr c'est fini, mais maintenant on peut revenir au Saussois, c'est moins patiné ». Quant à moi, ma madeleine c'était les frites aux pickles, mais la frierie du parking avait disparu, il fallut se contenter de celles du Chamonix, sans sauce. Les grandes classiques furent néanmoins parcourues. Ceux qui n'étaient jamais venus semblent avoir apprécié l'escalade, et il est même envisagé que le GUMS achète le topo !

* Ndlr : Comme d'habitude, souvent, parfois, Yvonne exagère : j'avais apporté le topo de mon papa, admirablement conservé (le topo !) depuis 1964...

¹⁸ On peut rappeler que cette évolution s'est manifestée, par exemple, par l'officialisation et l'organisation des compétitions d'escalade, sous le contrôle du Comité Olympique, imposées au sein de la FFM, malgré un refus massif, exprimé par referendum, de la plupart des groupes de montagne, le CAF compris. G. Polian s'en souvient qui a, alors, décidé de démissionner de la direction du comité Île-de-France.

¹⁹ C. Pociello, *ouvr. cité*, p. 111.